

Impressions : mon nez et moi

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **18 (1988)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>



Mon nez et moi

C'est surtout pendant l'été que mille odeurs différentes viennent chatouiller nos narines. La chaleur les intensifie et des souvenirs anciens remontent à la surface de la mémoire.

Odeur de goudron frais: Alain et moi nous avons dix ans. Nous roulons sur le chemin du Vallon en chantant à tue-tête, pieds fièrement sur le guidon, enivrés par ce que nous appelons «l'odeur noire». L'école est finie.

Odeur du buffet bien ciré de la salle à manger où l'on rangeait les serviettes de table roulées dans leurs anneaux d'argent. A leur côté, je ne sais pourquoi, une plaque de chocolat de ménage. En fin d'après-midi, le soleil tapait dur sur le battant droit de la porte du buffet et, en ouvrant, les serviettes blanches dégageaient une odeur particulière mêlée à celle du chocolat amolli par la chaleur.

Vacances de Pâques chez l'oncle Maurice, dans leur petit pavillon de Saint-Nom-La Bretèche. Odeur du vestibule où, en arrivant, l'on accrochait manteaux et écharpes. Léger relent de moisi, de caoutchouc et de laine humide. Tante Yvonne disait:

«Ouvrons tout! Ça sent le renfermé ici! Ton cher cousin a encore oublié de bien aérer avant de partir...» On allumait vite le poêle à mazout et, pour moi, l'odeur de ce mazout restera à jamais liée à celle, exaltante, des lilas épanouis qui grimpaient jusqu'à la fenêtre de ma chambre. Le cœur adolescent battait de joie et la joie retardait le sommeil...

Boulou, mon premier chien. C'est un bébé de quatre mois. Son petit ventre est encore nu. Je l'embrasse avec passion. Je déborde de tendresse. Ce chiot sent le foin et le musc. Je presse mon visage contre lui et m'emplis de son odeur de jeune animal à peine sevré.

Après la baignade, on suspend les maillots et les peignoirs à l'étendage, derrière les cabines. On nous dit toujours de les rincer mais on ne le fait jamais. On secoue simplement le sable et les petits bouts d'algues: odeur ma-

rine que je retrouverai, intacte, bien des années plus tard, lorsque je goûterai des huîtres pour la première fois.

«Bien sûr que ça sent bon! Tu penses, c'est du Guerlain...» Cette phrase mystérieuse, c'est mon amie Ghislaine qui l'a prononcée, voici une cinquantaine d'années. Je ne l'ai jamais oubliée. On n'oublie jamais ce que l'on n'a pas compris. «Du guerlain», pour moi (j'avais quinze ans et je ne connaissais encore que l'eau de Cologne de Jean-Marie Farina), c'était comme si on m'avait dit «de l'ambre» ou «du miel». Je ne savais pas que c'était un nom propre, celui d'un parfumeur prestigieux. Ghislaine, de dix ans mon aînée, n'était que senteurs délicieuses et jusque-là inconnues: petit coton imbibé de dissolvant à vernis pour les ongles, poudre de riz à la violette, vanishing cream de Pond's, brillante Roja. J'étais grisée et me débrouillais pour traîner dans sa chambre et renifler et respirer et humer tout cela jusqu'à ce que toutes les odeurs se confondent et que je n'en reconnaisse plus aucune.

Les années passèrent. C'est en embrassant mon beau-père, lorsque je le rencontrai pour la première fois, que je crus reconnaître, s'exhalant de sa barbe remarquablement soignée, un vague relent de brillantine...

Café au lait du dimanche soir: je passe quelques se-

maines dans un pensionnat de jeunes filles tenu par un couple bien-pensant et néanmoins charmant. Ils se font appeler Tonton et Tati. Après ce que l'on nomme le «goûter soupatoire dominical», Tati entonne un cantique. Nous sommes une douzaine autour de la table. L'odeur de café au lait qui se dégage de douze bouches largement ouvertes m'écoeure jusqu'à la nausée. J'essaie de ne pas respirer... Cette odeur mêlée à celle du pot de lait chaud, je la retrouverai cent fois au cours des années et chaque fois avec le même écoeurement, la même horreur et la même nostalgie: j'avais été très heureuse chez Tati et Tonton.

Et comme c'est bon et douloureux à la fois d'évoquer notre vieux chalet, au pied du Roc d'Enfer. Comment se fait-il que les parois des chambrettes sentaient si fort la vanille? Chaque année, je me disais que ce parfum vanillé, je l'avais imaginé, et que je ne le retrouverais pas. Lorsque nous arrivions de Paris, au début de l'été, c'est avec un peu d'appréhension que je collais mon nez contre la cloison et... oh, merveille! oui, elle était là, la divine odeur de vanille était bien là! Fidèle, chaque année, elle m'accueillait et le bonheur d'être à la montagne me submergeait...

Plaisirs, surprises, dégoûts, ivresses... Ce sens, ce prosaïque sens, appelé «odorat», n'est-il pas encore plus généreux en sensations, en évocations, que ses quatre frères? Il me semble que oui et je saisis cette occasion pour remercier ce nez auquel je dois tant.